

« Les Meilleurs Amis »

Lorraine Camerlain

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Camerlain, L. (1993). Compte rendu de [« Les Meilleurs Amis »]. *Jeu*, (66), 195–196.

patrie. En novembre 1991, dans le cadre d'un exercice pédagogique au Conservatoire, Henri Chassé avait déjà assuré une première mise en scène de cette pièce, écrite en 1988 par Timberlake Wertenbaker, sous le titre original *Our Country's Good*. À la Licorne, après l'ouragan *Cabaret Neiges noires* en décembre 1992, également monté par des écorchés de la génération «post-boumère», la traversée proposée par les artisans de *Pour le bien de l'amère patrie* apparaît bien tranquille. Comme si elle venait d'un autre monde. Sans vents, ni marées. Aucune tension, nulle fuite ne trouble le (long) fleuve tranquille de la pièce. Rien ne vient donner le mal de mer, sinon la partie de va-et-vient constant entre les deux niveaux de jeu des acteurs, dans l'alternance entre *Pour le bien de l'amère patrie* et *l'Officier de recrutement*. Ce qui donne d'ailleurs lieu à une odyssée linguistique où tous les accents, en rangs serrés, se côtoient : certains comédiens nagent dans une comédie, d'autres dans un drame; certains officiers anglais s'expriment en «britiche», d'autres en «kébécois», en «franco-qubécois» ou carrément à la «fronçaise». Peut-être la prochaine production du Théâtre Amère Patrie, une fois débarrassée du carcan académique, saura-t-elle guider ses matelots vers des cieux plus cléments.

Richard Gauthier

«Les Meilleurs Amis»

Texte de Hugh Whitmore; adaptation : Pol Quentin. Mise en scène : Jean Faucher; décors et costumes : Véronique Borboën; assistant aux costumes : Vincent Pastena; éclairages : Michel Beaulieu; bande sonore : Richard Soly. Avec Françoise Faucher (Dame Laurentia McLachlan), Gabriel Gascon (George Bernard Shaw) et Gérard Poirier (Sir Sydney Cockerell). Production de la Société de la Place des Arts de Montréal, présentée au Café de la Place du 24 mars au 8 mai 1993.

Amitiés épistolaires

L'intrigue tient en un mot : l'amitié; son sens en un autre : le respect. D'inspiration biographique, la pièce de Hugh Whitmore retrace l'amitié qui unissait, au début du siècle, le conservateur du musée de Cambridge, Sir Sydney Cockerell, l'abbesse de Stanbrook, Dame Laurentia, et George Bernard Shaw, dramaturge irlandais gaillard et caustique. Leur relation se développa au fil de rencontres clairsemées et à travers une correspondance soutenue, pendant un quart de siècle.

Dans un espace scénique divisé en trois : le bureau de Cockerell à gauche, la chambre de l'abbesse au centre, et l'univers de Shaw à droite¹, chacun des personnages se livre au public par des monologues (ou à travers les faux dialogues que constituent les échanges épistolaires). Statique et de facture vieillotte, la pièce offre assez peu d'intérêt sur le plan formel. Elle expose l'identité des personnages plus qu'elle n'engendre de véritables situations drama-

1. Il s'agit d'un lieu plus abstrait que les deux autres espaces, d'un lieu ouvert qui désigne en quelque sorte le parcours de l'écrivain (qui voyage beaucoup).



Gabriel Gascon (à l'avant-plan), Françoise Faucher et Gérard Poirier dans *les Meilleurs Amis* au Café de la Place. Photo : André Le Coz.

tiques, et rares sont les moments où il s'établit, entre les personnages, une interaction qui déborde les limites de la simple conversation. De ce texte verbeux cependant, et malgré l'ennui qu'il génère à la longue, il se dégage une exemplarité difficile à balayer du revers de la main dans une époque aussi trouble et troublante que la nôtre, agitée par les extrémismes les plus divers. Cet exemple², c'est le respect de l'Autre, droit fil de l'amitié qui unit indéfectiblement ici des êtres farouchement différents, par les croyances et les convictions qui les guident.

Dans l'ensemble d'une production correcte mais sans qualités particulières, il faut souligner deux moments de jeu fort émouvants, que l'on doit à l'extrême délicatesse de l'interprétation de Gabriel Gascon. À la fin du premier acte, au moment où George Bernard Shaw croit morte Dame Laurentia

et qu'il subsiste entre eux un différend (il a publié un livre, elle ne lui a pas même pardonné de l'avoir écrit), j'ai vu la déroute l'assaillir, le terrasser littéralement, comme s'il se vidait, lui, de son sang, et sa vie de son sens. Au deuxième acte, par la finesse d'un geste, la qualité d'une respiration, la modulation d'un rythme et par un certain détachement de la vie dans le regard du comédien, l'écrivain a vieilli, à vue d'œil, de quelques années en quelques minutes. De tels moments d'intensité, qui s'inscrivent dans le vif et l'instantanéité d'une interprétation, composent un instant d'émotion théâtrale unique et quasi indescriptible, que l'on garde en mémoire et en soi, comme un secret.

Lorraine Camerlain

2. J'accorde ici au terme une certaine valeur littéraire, pour situer le texte dans la lignée de l'*exemplum* des siècles passés.